

## ÉDITER ?

Tous les discours sur l'édition s'appuient aujourd'hui sur le commerce, la stratégie. Combien de maisons d'édition aujourd'hui naissent, disparaissent, se fondent dans des ensembles plus importants en nous laissant l'illusion d'une variété, d'une multiplicité des expériences ? Notre époque pratique le laminage, la remise au pas des entreprises trop indépendantes ; il n'y a pas de survie sans regroupement, sans conglomérat ignorant l'expérience propre à chaque individu, sans acceptation d'une loi commune. Que penser de la réédition des livres édités par François Maspero par Vivendi Universal ? Qu'en pense-t-il, lui qui a poussé le risque jusqu'à mettre son existence en jeu ? Deux logiques s'affrontent, se croisent ou s'ignorent : éditer comme aventure de l'esprit, éditer comme aventure commerciale... Mais il nous faut en même temps ne pas sombrer dans un manichéisme trop facile, l'édition n'est que le reflet d'une époque et de ses interrogations.

Il me paraît essentiel de reposer la question à partir d'une dimension individuelle et d'une expérience vécue et assumée dans le temps. Tous les éditeurs revendiquent la part de risque, de pari sur l'avenir, sur tel ou tel auteur, pour magnifier le côté intellectuel de leur travail. C'est de cette expérience qu'il sera question dans cet article ; un éditeur se définit par ses livres, son catalogue. J'ai regroupé ici quelques notes, déjà parues pour certaines, inédites pour d'autres, en marge de ce catalogue, espérant qu'elles laissent apparaître des choix, des découvertes. C'est de ce chemin commun avec des auteurs, des artistes dont il sera question ici, un carnet de notes marginales écrites au fil du temps.

### *En ouverture du catalogue*

« J'ai toujours aimé et choisi des textes qui parlent d'une réalité sensible, qui naissent d'une expérience concrète. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la forme pour elle-même, mais plutôt la relation entre l'expérience d'un individu et l'expression qu'il va en donner, cette conjonction secrète entre la personne et la forme qu'elle élabore. C'est ce que j'appelle l'authenticité. »

Ces quelques mots suffisent peut-être à résumer ce qui suit.

\*

Le livre est mort, s'empresse de nous annoncer régulièrement quelques beaux esprits fêrus de modernité, condamnant dans le même moment le contenu de cet objet qui a forgé le savoir, permis l'échange entre les cultures et contribué à la construction de l'imaginaire de nombre de générations. Le livre serait rendu obsolète par les outils de communication présents et à venir ; c'est aller vite en besogne et oublier qu'à côté de ceux-ci, le livre est irremplaçable pour autant qu'on n'en oublie pas le mode d'emploi. Irremplaçable, le livre l'est parce qu'il participe de cette vertu, elle aussi condamnée par nos chantres de la modernité : la lenteur. Lorsque je prends un livre, le temps s'arrête et rien ne m'habite que cet exercice de l'œil qui parcourt la ligne, revient en arrière pour mieux saisir le sens... Rien ne guide mon rythme, sinon mon plaisir et mon intérêt.

L'exercice de la lecture est solitaire ; là encore, le lecteur se situe à contre-courant des valeurs communément admises : celles de la foule, de la participation sociale. La lecture nous ramène inévitablement à notre conscience d'individu. En plus du face à face avec la pensée, les rêves ou l'imaginaire d'un auteur, elle est aussi le lieu et le temps d'une confrontation à soi-même et c'est peut-être là la raison non avouée de son prétendu discrédit. Rien n'est plus étranger aux modes du temps que ce retour sur soi, cette permanente interrogation sur ses raisons de vivre.

« Il est possible que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre », écrivait André Suarès en 1920, cette fin de siècle ne lui donne certainement pas tort.

Inventer des signes pour habiter la page  
Ce lieu d'échanges serait-il illusoire  
Nous ne serions plus dans la séparation  
Mais dans le jeu d'un dialogue fragile

\*

De Babel nous attendions paroles et symboles communs  
Le résultat en fut dispersion, divisions et guerres  
À nouveau l'avenir fut crucifié  
Et nous nous sommes reconnus seulement humains  
Abandonnant dans les livres la poussière des espoirs déçus

\*

Nous sommes là  
Interrogeant les signes  
Qu'ils parlent enfin  
Et nous livrent la clef du mystère  
Enfoui au secret de nos âmes

Avec eux nous espérons  
Que nous soit donné un lieu  
Où penser fait loi

\*

Dans la page vouloir rassembler une multiplicité d'expériences  
Et dire le monde en une image recueillie

#### *Pour Heather Dobollau*

Le premier livre choisi et publié garde pour l'éditeur un caractère particulier ; quelque chose de définitif s'inscrit dans l'épaisseur des pages et vient s'ajouter au texte. Ce premier choix engage les autres, les définit. Lorsque je poussai la porte du Centre Culturel de la rue Jouallan, je ne savais pas que l'aventure commencerait avec Heather Dohollau et « La venelle des portes ». Grâce à René Daillie et sa revue *Solaire*, j'avais découvert « Seule enfance », mais j'étais loin de soupçonner que l'auteur habitait à deux pas du lieu où je m'essayais à la typographie. Saint-Brieuc est une bien petite ville ! Si Heather Dohollau a dû supporter les erreurs et les hésitations de l'apprenti typographe et éditeur, j'ai eu la chance d'ouvrir le catalogue des éditions Folle Avoine avec un auteur et un texte qui disaient implicitement les choix que, je l'espère, la suite des publications a confirmés.

Son œuvre, le rapport qu'elle entretient avec elle, nous permettent de comprendre l'acte d'écriture, nous rendent sensible la spécificité de la poésie ; tâche bien difficile à une époque où il est de bon ton d'en annoncer la mort.

D'emblée s'impose le rapport intime de la vie et de l'écriture, vécue comme une aventure engageant l'être, aventure qui ne souffre aucun compromis. Il y a chez Heather Dohollau une nécessité de la parole poétique qui nous fait penser aux phrases de Rilke à ce propos. La vie est intimement liée au devoir de parole, l'écriture est dans le mouvement de la vie.

Cet acte nécessaire ne s'abandonne pas pour autant à ses propres miroirs, il est profondément enraciné,

*Dans son or muet  
la terre fut présente.*

Les titres de certains recueils disent cet attachement aux lieux : « La venelle des portes », « Les portes d'en bas », « La terre âgée ». Mais s'ils font référence à des lieux précis, ses pas ne s'y figent pas ; rien n'est plus éloigné de l'esprit d'Heather Dohollau. C'est bien d'un intérêt pour tous les pays où les hasards de l'existence la conduisent qu'il s'agit. Enracinement ne veut pas dire réduction du monde à quelques parcelles, mais, au contraire, ouverture, sensibilité élargie à l'univers. Le voyage, l'itinérance sont le sens même de la vie. C'est notre « être-au-monde », pour reprendre l'expression des philosophes – ces autres compagnons de vie d'Heather Dohollau –, qui est questionné, qui se joue dans l'écriture :

*Ce qui me reste est la mémoire des lieux  
Où j'ai cherché par des questions posées  
À dire ce qui est  
Et les réponses à venir  
Étaient ce que furent ces moments-là  
L'eau fuyant par la coupe de mes mains*

Présents au monde dans l'espace, nous y sommes aussi dans le temps, dans la finitude, autre thème récurrent dans son œuvre. Et la tâche du poème est bien de saisir cet instant, d'en extraire la quintessence :

*Nous sommes les fleurs ponctuelles  
d'une courte saison*

*La geste du matin  
D'une fleur unique  
qui n'est pas futur  
Mais présent parfait  
Soudain sans bord*

La brièveté, la fugacité de la vie nous rendent d'autant plus perméables à ces instants, à leur richesse ; parce que nous sommes dans le

temps, nous nous devons de révéler leur face cachée pour les rendre à « l'adret du jour »,

*La vie est-elle une volonté de poème  
Quelque chose que nous n'aurions pu rejoindre  
Mais qui reste toujours à l'horizon des mots*

Cette tentative ne peut que se réaliser dans la perfection, l'élégance d'une langue. Louis Guilloux – cet autre briochin itinérant – avait été séduit par la qualité et la richesse de l'écriture d'Heather Dohollau dans « La réponse ». L'apprentissage d'une langue exige l'attention au mot, pousse à explorer les voies multiples du sens ; est-ce ce choix d'écrire dans une langue autre que la langue maternelle qui donne cette maîtrise ? Au-delà de cette raison « historique », l'intimité entre la vie et l'écriture évoquée plus haut induit la qualité de l'expression. L'authenticité d'une parole rejoint toujours l'exactitude, la précision de son expression.

Enfin, et ce n'est pas la moindre des qualités de cette aventure poétique, le parcours d'Heather Dohollau s'est toujours tenu en marge du bruit, des attraits d'une notoriété qu'elle sait vaine. En un temps où d'autres avaient plus le souci de la promotion de leur image, quêtant la reconnaissance médiatique au détriment des exigences de l'écriture, elle a poursuivi dans le silence cette lente mise à jour des richesses d'une vie. Si la poésie est l'expression du plus intime de notre expérience, elle ne peut se satisfaire des brillances de l'éphémère, elle demande au contraire le silence, le retrait pour aller chercher au plus profond de l'être une pensée de l'air.

Intimité de la vie et de l'œuvre, enracinement dans l'espace et le temps de notre quotidien, justesse et beauté de la langue, nécessaire solitude dans la création, ce sont là quelques-unes des lignes de vie d'Heather Dohollau, quelques lignes que son œuvre nous donne à méditer.

#### *Pour Albarède*

En quelques vers, chez Albarède, tout est dit. Il y a, avant tout, fondateur, ce rapport au pays réel ; il n'est pas une reconstruction de l'esprit, il s'impose dans le poème comme référent incontournable :

*Ma terre est sans absence  
Je la détourne du présent*

La matière et le présent sont là, immuables. Le monde est à lire à pierre ouverte et rien ne peut s'envisager sans ce rapport premier.

Mais, si le monde est là, présent dans sa plénitude, rien n'est donné pour autant ; il est aussi le lieu d'un combat. Il faut le conquérir ; toute la poésie d'Albarède se développe dans ce combat – amical – avec les éléments. Nous vivons en sympathie avec quelques lieux, nous partageons avec eux « la chair du monde ». Nous sommes dans un monde habité avec lequel la parole poétique entretient un rapport complexe, nécessaire, mais pas suffisant. Autant nous voulons nommer, dire ce monde, autant il nous échappe, parce que la parole a ses limites :

*Les choses oui, les choses  
Pour que les mots soient nommés*

Mais avant dans le poème :

*Entre les choses  
Le poème ne suffit pas  
Pour éclairer la pièce  
Où se déchire le feu*

Cette fragilité de la parole, cette inquiétude dans laquelle elle prend sa place, on la retrouve dans l'opposition, la dialectique qui me paraît être le socle de la poésie d'Albarède : la pierre – le vent. Le monde, *a priori*, serait simple : la pierre est l'élément de référence, notre point d'ancrage au monde. Mais :

*Je voudrais vous dire  
Un cri peut me détruire  
Mais il s'élève toujours une odeur de feuille  
Avant le vent.*

Le vent nous renvoie à la complexité du monde ; il est l'aiguillon qui nous tient vigilants, il questionne :

*Le vent (...) nous restons pris à son refus  
Ignorant la flamme parmi le feu*

*Cherchant dans un monde effacé  
Le reflet invisible du chemin de terre.*

Pour qui a marché dans le causse un jour d'hiver, il n'y a pas de doute possible, nous sommes ces enfants d'une union impossible de la pierre et du vent. Dans cet espace, le monde est nommé, convoqué. Nous vivons d'expériences fortes, douloureuses ou joyeuses, mais en toutes circonstances pleines. Et c'est ce que nous livre la poésie d'Albarède : la plénitude du monde, des paysages et de l'expérience humaine. Au même titre que la pierre, le vent est fondateur :

*Vivre en face du vent.*

Par son mouvement, son pouvoir, il nous permet de trier le monde – autre finalité de la poésie chez Albarède :

*Le tri se fait  
De toutes choses  
Au-dessus de la terre.*

À cette certitude de la pierre, du sol – même imparfait : les chaussures, elles, sont chez elles, dans une sphère dont le toucher n'est pas rond... – s'opposent le vent et ses forces négatives :

*... l'oiseau noir, l'épervier jette des cercles dans le néant.*

*Le corbeau est un triangle noir au-dessus du buisson...* et le poème n'est-il pas *une porte qu'il faudrait pousser contre la mort* ? Ainsi sommes-nous renvoyés à notre limite humaine.

*À propos de l'édition de poèmes de Corbière illustrée par François Dilasser*

Le livre fini, toute parole est superflue ; il faut le laisser parler seul, se donner comme une évidence dans son accompagnement à deux voix, ou à deux mains, le poète et le dessinateur. Comme un bon instrument de musique, le livre doit rendre un son qui lui soit propre ; au lecteur de se laisser porter par cette résonance. Le dessin de François Dilasser et le texte de Tristan Corbière ont leur autonomie, leur existence séparée. Rien ne justifie *a priori* de vouloir les rassembler sur la page ; si ce n'est l'impression qu'ils pourraient avoir quelque chose à

se dire. Il y a, bien sûr, la géographie : Tristan a parcouru les côtes et les chemins entre Morlaix et Roscoff, François vit à Lesneven. Mais suffirait-il de vivre à l'abri des mêmes cieux pour les ressentir de manière identique ?... Et pourtant, à l'ironie mordante de l'un répondent les goélands braillards de l'autre. L'ironie est sœur du désespoir chez Corbière, et, au milieu des oiseaux de Dilasser, l'un d'entre eux surgit comme écartelé sur la page. Il y a dans ces dessins quelque chose de brut, de heurté – l'usage du tournevis, comme outil, interdit les reprises et les polissages – qui renvoie au caractère rugueux de l'écriture. Derrière le masque du jeu, pour l'un dans les expressions, les bons mots, les rimes, pour l'autre dans la trompeuse simplicité des oiseaux qui paraissent se rire de tout, percent une question, une angoisse qu'il faut bien tordre dans quelque artifice. Et si la mort pousse la porte au détour du moindre vers, que dire de ces rochers-gisants, de ces visages-fantômes dans les paysages de l'île de Batz, lorsqu'il sont vus par le dessinateur. Pourquoi Tristan Corbière et François Dilasser dans un même livre ? Les réponses viennent *a posteriori*. L'aventure ne naît que dans le désir de faire se rencontrer deux univers, au risque de l'échec. Le livre est un équilibre à inventer entre ces deux forces qui se croisent et se heurtent parfois. Elles doivent trouver leur accord pour donner au lecteur le son le plus juste. Tout ceci est aléatoire, tous n'aiment pas la même musique ; de nombreuses autres voies sont possibles. Il y a juste pour l'éditeur l'espoir de proposer un dialogue qui ait quelque pertinence, le désir de partager avec quelques-uns le plaisir d'une rencontre.

#### *Gravures sur bois de Roland Sénéca*

Il y a entre l'impression typographique et la gravure sur bois une filiation évidente, sans le graveur il n'y aurait pas eu Gutenberg. Jusqu'à l'évolution des techniques de reproduction, le bois gravé est resté le moyen privilégié pour enrichir le livre d'images. L'apparition de nouvelles techniques de reproduction a permis à la gravure sur bois de retrouver son statut artistique. Les expressionnistes, entre autres, inventeront dans le fil du bois des formes nouvelles, redonneront ses lettres de noblesse à la gravure sur bois.

Nous vivons, à nouveau, une époque de révolution technologique qui nous oblige à redéfinir notre rapport à l'imprimé, au livre ; cette révolution nous éloigne de la matière, de l'outil, elle instaure un rapport lisse, transparent à l'objet que nous créons. Sommes-nous toujours les acteurs de nos nouvelles œuvres ?

Éditer, c'est faire partager une émotion, une conviction. Et le livre est matière, au foulage de la lettre de plomb répond l'empreinte de la gravure sur un papier propre à les recevoir, un papier « amoureux » selon l'expression consacrée. Et naturellement, les gravures de Roland Séneca y trouvent leur place. Il y a en elles un engagement du corps, une lutte avec le matériau qui mobilise l'être jusqu'au plus profond de lui-même. « C'est la nuit du corps qui parle », dit-il, ou encore : « Pas de dessin sans un corps-à-corps. » Et dans ce rapport physique, il fait surgir des formes, des jeux d'ombre et de lumière qui interrogent le réel. Ses gravures nous renvoient à la « question brûlante », à une « dimension de l'ailleurs ». Il n'est pas question ici de beauté, mais de violence, de surgissements. Toute création est une résistance à des modèles dominants, aux consensus, aux aplatissements dont les sociétés sont friandes. Roland Séneca, dans ses bois gravés, nous invite à interroger le réel, à refuser l'ici et maintenant pour un pays où les formes sont nouvelles, pour une navigation côtière d'où notre imaginaire reviendra enrichi.

#### *À propos de la poésie*

La poésie exprime nos perceptions et émotions, notre vision subjective du monde. D'exercice collectif dans son expression, sinon dans sa production, la poésie est devenue l'espace silencieux où individuellement chacun tente de renouer quelques fils rompus dans sa relation au monde, à son histoire. De quasi chaman, voix habitée par les joies, les désirs, les angoisses de tout un groupe social, le poète est devenu un individu en quête désespérée d'une oreille attentive, du lecteur participant de la même vision du monde. Si la poésie, réalisée dans des œuvres fortes et authentiques, est, que l'on en soit le créateur ou simplement le lecteur, le moyen pour exprimer la richesse de son individualité, il n'est pas étonnant qu'elle ait une audience limitée dans une société que caractérisent la parcellisation, l'éclatement. S'il y a aujourd'hui, crise de la poésie, elle n'est que le reflet de l'état de crise de la société.

\*

Éclatement, parcellisation, c'est aussi ce qui caractérise l'édition poétique ; et c'est là, au-delà des raisons évoquées plus haut, une des difficultés de sa diffusion. Si les grands éditeurs continuent à produire et à diffuser des fonds consacrés aux œuvres et aux poètes reconnus – et il ne faut pas négliger l'importance de ce travail, combien avons-nous été à découvrir la poésie grâce à ces livres, souvent de poche ! – la production contemporaine est de plus en plus assumée par de petites

maisons à l'évolution souvent incertaine et à la diffusion restreinte. Il y a pour ces éditeurs, ce serait inutile de le nier, une grande difficulté à rentabiliser leur production de poésie. En toutes époques ce phénomène a existé. La lecture des *Illusions perdues* de Balzac est éclairante. Je ne pense pas qu'il y ait de malédiction particulière à notre époque. La difficulté tient à ce que la diffusion de la poésie, de par la nature même de son objet, ne peut toucher qu'un public restreint, et à plus forte raison pour des auteurs contemporains et inconnus de la plupart. Éditer aujourd'hui de la poésie, c'est faire le choix de travailler à long terme, à l'opposé des logiques éditoriales et commerciales dominantes. C'est un fait qui n'a en soi rien de choquant ; aux éditeurs, diffuseurs et libraires intéressés d'assumer ce pari, et de susciter la curiosité du public. Sans cette volonté, il ne leur reste plus qu'à rejoindre le concert des pleureuses qui annoncent la mort commerciale de la poésie ! Que représentent nos 500 exemplaires d'un recueil, souvent vendus sur dix ans face aux best-sellers qui s'oublient aussi vite qu'ils sont apparus ! La caractéristique de notre époque est celle des phénomènes de masse, de la rapidité, ou plus exactement du caractère éphémère des choses. Ne nous cachons pas la difficulté et éveillons des lecteurs curieux qui sauront sortir des chemins balisés par les médias, les pressions du commerce qui poussent à faire du livre un produit du même type que les autres produits de consommation.

\*

Si les enjeux et les risques de l'édition de la poésie sur le plan commercial sont évidents, s'arrêter à ce seul aspect des choses serait masquer le problème essentiel, à savoir : comment dans une société comme la nôtre, garantir la variété, la multiplicité des expériences de création ? Car c'est bien là l'enjeu de l'édition poétique. Pour cent poètes publiés aujourd'hui, de combien se souviendra-t-on demain ? Nul ne peut le prévoir, mais il est sûr que pour qu'il existe des poètes demain il faut les publier aujourd'hui. Et nous avons besoin maintenant de la parole des poètes contemporains.

Publier de la poésie, mais aussi et surtout écrire de la poésie, est faire acte de résistance à une uniformisation des discours. Parce que les êtres sont différents, parce qu'une société ne peut vivre que de voix multiples, il faut qu'elles puissent trouver leur expression propre et leur porte-voix. Toute création authentique est une réaction à une oppression ressentie par l'individu, à un manque vécu dans le quotidien ; toute création est toujours un appel vers autre chose, à un dévoilement du manque dont nous souffrons ; plus l'époque aura tendance à nous détourner de cette vérité, plus il sera impérieux de faire entendre ces voix qui donnent sens à notre quotidien, à notre relation entre mots et choses.

\*

Parole qui dérange le cours ordinaire du langage, de la communication quotidienne, la poésie, pour reprendre les termes d'Yves Bonnefoy, doit avant tout être considérée pour ses « pouvoirs » et non pour ses « lois de fonctionnement ». L'explication critique ne trouve sa raison d'être que dans un désir d'approfondir les sens multiples de cette parole, mais pour cela, il faut qu'elle soit saisie dans sa spécificité, qu'elle fasse irruption par l'affirmation de sa différence. Il n'y aurait rien de plus trompeur que de pré-digérer par l'explication ce qui restera autre de par sa nature même.

Une tendance de l'époque nous conduirait à préférer la glose au texte ; il paraît essentiel de revenir à l'œuvre telle qu'elle se livre et de permettre à chacun d'en prendre possession, de rechercher ce qu'elle peut lui dire. Le contact direct avec l'œuvre permet d'en éprouver le sens, les hésitations, elle sollicite chez le lecteur sa capacité à l'émotion, au rêve. Dans un premier temps tout doit être fait pour favoriser la mise en relation de ces deux subjectivités que sont celles du poète et du lecteur.

*À propos de l'édition du Poème du Grand Inquisiteur de Dostoïevski,  
illustrée par Nicolas Fedorenko*

*Est-ce que des révoltés peuvent être heureux ?  
Dostoïevski – Les Frères Karamazov*

La légende du Grand Inquisiteur est un des chapitres des *Frères Karamazov* de Dostoïevski. Nous sommes à Séville au XVI<sup>e</sup> siècle, aux moments les plus durs de l'Inquisition ; le Christ revient dans la ville. Le Grand Inquisiteur, craignant pour son pouvoir, l'arrête. Il lui rend visite en prison et tient un long monologue sur la liberté et le risque qu'elle représente pour le commun des mortels. L'homme n'est pas prêt à porter ce fardeau, aussi a-t-il voulu le troquer contre le pain. Voilà l'essentiel de son argumentation. D'un côté, l'homme de pouvoir veut alléger la condition humaine en délivrant l'homme de sa liberté ; de l'autre, le silence du Christ, dont l'image s'apparenterait au Zarathoustra de Nietzsche, revendique la liberté d'esprit, la respiration sur les sommets, au risque de la perte du bonheur.

Ce Christ inquiète le Grand Inquisiteur, gardien de l'orthodoxie, des règles de la religion. « Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car tu nous déranges, tu le sais bien. » Le Christ par son silence est le plus puissant

pourfendeur de l'ordre établi. Le Grand Inquisiteur gère la liberté de tous : « Ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous. » Plus de révolte dans ce troupeau, « nous les astreindrons au travail, mais aux heures de loisir nous organiserons leur vie comme un jeu d'enfants, avec des chants, des chœurs, des danses innocentes »... Les jeux sont faits, le Grand Inquisiteur de la gravure peut veiller sur sa tour de Babel (ou la dévorer ?), tous les attributs du bonheur matériel sont là. Dans une autre gravure, en contrepoint des pierres changées en pain, un visage, gueule béante, semble prêt à engloutir le miracle ; mais contradictoirement, il paraît bâillonné. Contradiction trompeuse, le bâillon est bien là ; le dessin dit le cri tragique de l'homme abandonnant sa liberté. Le Grand Inquisiteur est toujours parmi nous, et nous sommes toujours aussi lâches. Nous sommes ces bouffons désarticulés d'une troisième gravure en équilibre sur un jeu de cubes et de pyramides. « Le troupeau se réunira encore une fois le jour où nous leur offrirons un bonheur calme et humble. Le bonheur des créatures sans force telles qu'elles ont été créées. » Bouffons inconscients, les armes de la destruction veillent, Babel est vouée à l'écroulement.

Le Christ de la Légende dérange le Grand Inquisiteur, mais nous dérange aussi. Son silence est lourd. Il n'énonce pas de vérité, il ne proclame pas la révolte, n'entraîne aucun troupeau. Il est la révolte ; il voit le monde, et son silence nous le rend, comme dévoilé par ce regard.

Y aurait-il d'autre propos à l'art, à la peinture ? Ne peut-on pas voir dans ce Christ une figure emblématique de l'artiste ? Une toile qui ne nous dérangerait pas dans une quelconque certitude mériterait-elle notre regard ? « Un livre doit être la hache qui brise en nous la mer gelée », écrivait Kafka ; et c'est bien le propre des grands textes de solliciter notre être profond, de mettre en mouvement chez nous l'acte créateur qui modifiera insidieusement notre quotidien, qui changera les perspectives de notre regard sur le monde. Ce qui est vrai pour le livre l'est évidemment pour la création plastique. Notre époque semble avoir souvent oublié cet enjeu de la création, la référence paraît devoir être la valeur moyenne des choses, le consensus.

Yves Prié

*Yves Prié a publié plusieurs recueils de poèmes aux éditions Rougerie et des articles dans diverses revues. Imprimeur-éditeur, il a créé les éditions Folle Avoine en 1981. Parallèlement, il est enseignant à l'École Supérieure d'Art de Lorient et chargé de cours à l'Université de Bretagne Sud.*